

Compte rendu

Elodie Rousselot. *Re-Writing Women into Canadian History : Margaret Atwood and Anne Hébert*, Éditions L'instant même

PATRICIA GODBOUT
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Si l'on examine de prime abord cet essai sous l'angle des études canadiennes comparées, celui-ci semble se donner à lire comme une analyse comparative assez classique de deux écrivaines, l'une canadienne-anglaise, l'autre québécoise, à partir d'une thématique donnée, ici celle de la réécriture de pages plus ou moins obscures de l'histoire canadienne. Elodie Rousselot, qui est lauréate pour ce titre d'un Prix scientifique Anne Hébert, tient toutefois à préciser dès les premières pages que Margaret Atwood et Anne Hébert sont réunies dans son étude non pas tant parce qu'elles sont toutes deux Canadiennes que parce qu'on peut observer chez elles certaines manières communes de mettre l'histoire en fiction. De plus, par l'entremise de leurs œuvres, elles posent – chacune à sa façon – des questions sur l'identité sexuelle et culturelle. Toutefois, il est clair que, dans cet essai, c'est tout de même la question de l'écriture de l'histoire canadienne qui est posée, et non pas simplement celle de l'histoire en général, puisque les œuvres étudiées se penchent toutes sur des événements d'importance relative étant survenus au Canada. L'auteure consacre d'ailleurs un chapitre à l'historiographie canadienne contemporaine.

Rousselot a choisi de se pencher sur deux œuvres de Margaret Atwood (née en 1939) et quatre d'Anne Hébert (1916-2000). Elle explore d'abord de quelle façon Atwood revisite, dans son recueil de poèmes *The Journals of Susanna Moodie* (1970), les écrits pionniers de Susanna Moodie (1803-1885). Née en Angleterre dans une famille de lettrés (en plus d'elle, quatre de ses sœurs deviendront écrivaines), Moodie s'établit en 1832 avec son mari en plein bois, près de Cobourg en Ontario, dans ce qui s'appelle alors le Haut-Canada. Elle relatara cette expérience des frontières dans son récit le mieux connu, *Roughing it in the bush*, qu'elle fera paraître à Londres en 1852. Selon Rousselot, Atwood semble chercher, à travers le retour qu'elle fait sur la vie

et l'œuvre de Moodie, à définir ce qu'est véritablement l'expérience canadienne et, plus particulièrement, l'expérience de la terrifiante nature canadienne, telle qu'elle s'est manifestée à la sensibilité victorienne de cette immigrante du 19^e siècle, en mettant l'accent sur l'incommunicabilité entre les deux. Il est intéressant de noter à cet égard, comme le fait Rousselot, que c'est l'un des poèmes de ce recueil d'Atwood qui a inspiré à l'éminent critique Northrop Frye le titre de l'essai sur la littérature canadienne (*The Bush Garden*) qu'il fait paraître en 1971.

La deuxième œuvre d'Atwood abordée par Rousselot est son roman *Alias Grace* publié en 1996, et dont la traduction française (par Michèle Albaret-Maatsch) a paru deux ans plus tard sous le titre *Captive*. Le point de départ de ce roman s'ancre lui aussi dans l'histoire du Haut-Canada au 19^e siècle, autour du procès et de l'emprisonnement, à Kingston en 1843, de Grace Marks pour complicité dans le meurtre de son patron. Susanna Moodie avait d'ailleurs fait un compte rendu de cette histoire dans un autre de ses livres, *Life in the clearings*, récit inexact qui a attiré l'attention d'Atwood. Comme le souligne Rousselot, en donnant la parole à une prisonnière confinée à un asile d'aliénés, la romancière crée un espace historique dans lequel des groupes en marge de la société peuvent se faire entendre.

L'utilisation de personnages féminins « négatifs » est également une caractéristique du roman *Kamouraska* (1970), première œuvre d'Anne Hébert examinée dans l'ouvrage de Rousselot. Comme on le sait, ce roman s'appuie lui aussi sur un fait divers s'étant déroulé au 19^e siècle, au Bas-Canada cette fois, où une femme fut accusée de complicité dans le meurtre de son mari. En campant une héroïne qui, loin d'être un personnage féminin idéalisé, est plutôt un archétype « négatif », celui d'une femme adultère et criminelle, Anne Hébert invite ses lecteurs à aller au-delà des actions répréhensibles de celle-ci pour s'approcher des passions qui l'animent et des dilemmes qui se posent à elle.

Dans les chapitres suivants, Elodie Rousselot se penche de manière similaire sur quelques réécritures historiques proposées par Hébert dans un autre roman, *Le Premier Jardin* (1988), ainsi que dans deux pièces de théâtre, *La cage* et *L'île de la Demoiselle* (1990). Rousselot examine de quelle manière Hébert s'empare d'histoires qui nous font remonter encore plus loin dans le temps : jusqu'à la fin du régime français pour *La cage*, aux débuts de la colonisation pour *Le Premier Jardin* et même jusqu'à un temps d'avant l'origine, c'est-à-dire jusqu'à la naissance avortée de la Nouvelle-France pour *L'île de la Demoiselle*. Hébert se sert du pouvoir transformateur de la littérature afin de remodeler l'imaginaire québécois et, dans le cas plus particu-

lier de l'histoire de la Corriveau dans *La cage*, afin de proposer carrément une autre issue à l'histoire.

Dans l'ensemble, Elodie Rousselot montre bien, dans cet ouvrage comment ces écrivaines s'y prennent pour réinsérer les femmes dans l'histoire canadienne. Son essai convainc de l'importance capitale que revêt, pour Margaret Atwood et Anne Hébert, la question de la réinsertion des femmes dans cette histoire par l'entremise d'œuvres littéraires. Toutefois, on aurait souhaité que la conclusion du livre, un peu schématique, tisse plus de liens entre les œuvres étudiées, lesquelles sont, la plupart du temps, simplement juxtaposées dans la perspective retenue.